

LES MILIEUX POPULAIRES RESTERONT-ILS À CÔTÉ DE LA DANSE CONTEMPORAINE ?

Sylvia Faure est l'auteurice de nombreux articles sur la danse et d'un livre avec Marie Carmen Garcia sur les jeunes des quartiers populaires et la danse. Elle partage avec nous des pistes explicatives sur les inégalités persistantes dans l'accès de tous et toutes à la danse contemporaine que cela soit dans les spectacles ou dans la pratique.

Les filles font beaucoup de danse, y compris celles des quartiers populaires. L'inégalité ne serait-elle que de genre où pouvons-nous aussi identifier des inégalités sociales ?

Je n'ai pas d'éléments récents sur les pratiques culturelles des Français mais je peux vous donner quelques tendances qui à mon sens n'ont pas dû beaucoup évoluer. Il n'y pas une réelle inégalité dans le nombre de pratiquant-es en fonction de la classe sociale tant que l'on parle des filles. Chez les garçons c'est à l'inverse très marqué. Il n'y a presque aucun garçon de milieu populaire, très peu dans les milieux favorisés, qui pratique de la danse classique ou contemporaine. Les filles des milieux populaires vont pratiquer la danse notamment dans les centres sociaux, les MJC ou les associations sportives...

En revanche, nous constatons deux différences plus importantes.

La première est que le lieu de pratique est plus discriminatoire.

Les classes populaires osent très peu franchir les portes du conservatoire. Il symbolise la culture légitime ou autrement dit la culture des plus riches de la société. Une pratique de distinction sociale dont les classes populaires perçoivent les signes qu'elles ne seraient pas faites pour ces lieux. Elles ont d'une certaine façon intégré l'exclusion et la logique ségrégative.

La deuxième est le type de danse pratiquée. Il suit une logique de « distinction sociale » pour reprendre les mots de Bourdieu. Le classique est pratiqué par de nombreuses filles de milieux populaires et à l'adolescence elles optent pour le moderne jazz. En revanche la pratique de la danse contemporaine reproduit la séparation sociale et constitue surtout une pratique réservée au milieu social favorisé ou aux initié-es. Initié-es, au sens où

dans la majorité des cas, la pratique se fait par acculturation des familles qui sont déjà des connaisseurs de la danse.

Ou bien encore, on vient à la danse contemporaine après quelques années de pratique d'une autre forme de danse (jazz, classique).

Le rapport à la danse, au corps ou plus exactement aux pratiques du corps sont à lire à travers le filtre des stéréotypes et leur reproduction. Ils vont se renforcer avec l'adolescence et se différencier en fonction des genres.

« La danse c'est pour les filles et le foot pour les garçons » ?

Les distinctions de genre et les identités sexuées vont se construire dans le milieu familial et elles sont plus marquées dans les milieux populaires. Faire de la danse est une pratique réservée aux filles. Si un garçon fait de la danse, il est immédiatement associé à une fille et suspecté d'homosexualité. Dans les milieux favorisés ces distinctions existent mais elles sont moins prégnantes.

Il y a un autre phénomène dont on parle moins, c'est l'influence du groupe de pair-es ou d'ami-es. Le groupe de pair-es va renforcer les clivages de stéréotypes de sexe (parfois davantage qu'au sein des familles), c'est là que se construisent et se renforcent les identités sexuées, c'est là que l'on va se classer soi-même et les autres...

Les stéréotypes de genre ne sont pas que dans la tête (c'est-à-dire : des représentations), ils sont « in-corporés ». C'est en vivant les choses avec les autres que l'on s'approprie sans le savoir ces représentations. Ce n'est pas un schéma mental où l'on aurait le choix de prendre ou de rejeter. Ces représentations sont constitutives de quelle est ma place parmi

les autres, quelle est ma place en tant que fille, en tant que garçon. Elles vont déterminer ce que je peux faire ou ne pas faire en tant que fille ou garçon.

Les loisirs deviennent des marqueurs d'identité sexuée.

L'habitus d'aller voir et faire de la danse contemporaine est réservée à une partie des classes moyennes et supérieures... Les classes moyennes à tendance culturelle pour reprendre l'idée de Lahire.

Y a-t-il un lien entre le fait d'aller voir des spectacles et pratiquer la danse et inversement ?

Les spectateurs restent majoritairement issus des classes moyennes et supérieures : venant du monde enseignant, du monde de l'éducation et de la culture, de la santé.

La pratique peut inciter à aller voir des spectacles mais ce n'est ni mécanique ni réciproque. Si l'on prend un autre domaine culturel, la peinture par exemple, les musées sont fréquentés par des personnes qui pour autant ne peignent pas chez eux. On peut aller voir de la danse, avoir une consommation de spectacle culturel... sans pratiquer. Les consommations culturelles n'ont pas de lien mécanique avec la pratique.

Voir ce n'est pas faire. On n'est pas dans la même réceptivité, faire des choses demande une transmission et un échange.

Voir ce n'est pas faire.

On peut pratiquer sans forcément être un spectateur. Des familles (de milieux plutôt favorisés) vont davantage prendre des abonnements dans des salles de spectacles. D'autres, plus rarement, ou pas du tout.

Ce sont deux univers culturels différents. Aller au spectacle c'est une démarche spécifique, s'intéresser à la création d'un artiste, pour cela il faut disposer d'un stock minimal de connaissances de la culture artistique, disposer de supports d'informations (comme lire des critiques de spectacles, de

cinéma, de livres, etc.). Il y a aussi un coût : même avec des abonnements, le spectacle vivant n'est pas gratuit. Une famille avec peu de revenus ne peut pas se permettre de telles sorties culturelles. Pour les pratiquant-es de danse, ce goût se construit largement durant les années d'activités en cours de danse, avec les échanges, les discussions avec les professeur-es, ces derniers les invitant à venir voir des spectacles, ou en visionner (cinéma, supports internet, etc.).

Si ce n'est pas la danse en soi, comment expliquez-vous que les milieux populaires privilégient plus le classique ou le moderne jazz que le contemporain ? Ces pratiques porteraient-elles des formes de relation au corps qui excluraient les jeunes des quartiers populaires ?

Le classique et le moderne jazz à l'adolescence sont des pratiques acceptées, pour les filles. Le classique renvoie à un imaginaire de la petite fille en tutu qui symbolise le beau et la féminité. Le modern jazz fait écho à des choix musicaux que ces jeunes apprécient.

Le contemporain réclame une initiation. Si celle-ci n'est pas faite en famille, ce sont l'école de danse et le groupe de pair-es qui peuvent expliquer, montrer, donner à voir la variété des styles contemporains. Dans la pratique, la danse contemporaine demande une écoute et une présence à son corps et aux autres particulières, telles que l'énergie, travailler avec la respiration, etc. Quelle que soit la forme de danse, celle-ci engage un rapport au corps spécifique. En danse contemporaine, plus particulièrement (mais pas que dans cette pratique) le faire s'accompagne d'un rapport réflexif aux mouvements, et une esthétique singulière.

C'est presque un corps savoir, un corps qui a à apprendre sur lui-même. Dans mes recherches, j'ai vu que le passage des jeunes d'une danse (notamment classique) au contemporain n'allait pas de soi. Il s'agit d'apprendre une autre danse en

acceptant d'engager un autre corps, se « faire » un autre corps, intégrer de nouveaux repères, de nouvelles notions, etc.

Je ne suis pas en train de développer une hiérarchie culturelle dans les danses, mais ce sont des rapports au corps qui sont différents.

La danse en général, ne se résume pas au classique ou au contemporain, ni au modern-jazz. Le monde danse ! Mais la danse, a priori, dans les représentations culturelles, renvoie plutôt au collectif : rituel, danses festives, etc. Les danses « chorégraphiques » rompent avec cette logique. En milieux populaires, le corps est par ailleurs construit tel un outil (de travail), un réceptacle de la force, de la santé notamment pour tenir le choc des métiers difficiles. La construction du rapport au corps des classes populaires est sur une dimension physique et immédiate, sportive, qui est aussi un rapport à la vie.

Les classes favorisées pratiquent des métiers qui n'engagent pas la même force physique.

De fait, elles ont appris à penser le corps différemment, un corps plus en lien avec la détente et le bien-être, un corps que l'on écoute, dont on repère les symptômes et que l'on préserve, etc. On pourrait aussi appeler cela : une morale de classe, une éthique de classe.

Le corps devient instrument dépositaire de la pensée, d'une vision d'un monde et des perspectives que l'on se donne dans le monde. ♦ **Entretien réalisé par Bruno Cremonesi**



« Le rapport à la danse, au corps ou plus exactement aux pratiques du corps sont à lire à travers le filtre des stéréotypes et leur reproduction. Ils vont se renforcer avec l'adolescence et se différencier en fonction des genres. »